

Les escaliers

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les escaliers

La voiture s'arrêta au bas des escaliers, à l'angle des quais et du pont dont les arches s'estompaient dans une brune jaune et grise. On ne voyait rien de l'autre rive, à peine le halo brouillé des réverbères. Le fleuve roulait très bas, huilé de reflets bleus, vipérin, d'une traîtresse et aveugle douceur. Au delà de quelques mètres, la vision des pierres, des arbres et des rues devenait confuse.

C'était une longue limousine noire, racée, chaude et vivante comme un animal. Même à l'arrêt, elle semblait encore prête à bondir, elle vibra, ronronnait, câline. Quand l'homme éteignit le contact et sortit de ses flancs, elle sembla se résigner à attendre, mais les brumes glissant à ras du sol donnaient l'impression qu'elle roulait encore, irréellement. Ce n'était pourtant que le crépuscule, l'heure d'avant la nuit, une heure plus sale que sombre, l'instant qui n'était plus le jour, qui n'était pas encore autre chose. L'heure qui n'était rien.

L'homme regarda autour de lui et respira un moment le brouillard avant de s'engager sur les escaliers. Les premières marches étaient usées, creusées par le passage des pas. On distinguait mal les murs hauts, sans fenêtre, des immeubles qui l'enserraient. Il fallait gravir tout un palier, plus de vingt degrés, avant d'apercevoir la lueur du réverbère du deuxième palier. Mais à mesure qu'il s'éloignait des brumes du fleuve, l'homme trouvait une plus large visibilité, sa silhouette étrange semblait émerger quand il passait sous la lueur livide des becs de gaz. Il était enveloppé d'une ample cape noire doublée de rouge, il tenait une canne dans sa main gantée, une canne à pommeau d'argent qui ne lui servait pas à s'appuyer. Malgré l'ombre de son chapeau et quelquefois qu'il baissât la tête, la lumière s'accrochait à son masque blanc.

Il avançait, très droit, dédaignant la rampe raide, luisante d'humidité grasse, qui séparait l'escalier en deux : un côté pour monter, un côté pour descendre, mais lequel ? Aucun écriteau n'ordonnait : montée, descente . . . L'homme avançait lentement, attentif à ce qui l'entourait ; sa cape doublée de rouge l'enveloppait d'un léger bruit d'ailes, le pommeau de sa canne fendait les dernières brumes, il rabattit un pan du col pour cacher son visage.

A la masse aveugle des immeubles au bord du quai avaient succédé d'autres immeubles moins sévères, précédés d'un jardin en pente, percés de fentes lumineuses entre les volets clos ; l'homme passait. Puis des villas protégées par des grilles, par des arbres nus, des villas dont les murs bas devaient se couvrir au printemps de glycines et de l'ombre des lilas. L'homme ne s'arrêtait pas, ne tournait pas la tête vers ces propriétés qui semblaient retenir un instant leur souffle sur son passage. Il gravissait toujours l'escalier aux marches de moins en moins creuses, mais de plus en plus couvertes de saletés, de plus en plus étroites, hautes, mal éclairées. Il montait lentement, non par essoufflement, mais parce que son attention l'attirait de plus en plus vers le moindre bruit, comme s'il était aux aguets d'un signe. Il longea des murs d'usines dont les fenêtres béaient de toutes leurs vitres cassées derrière des barres de rouille, il passa le long de palissades aux planches disjointes au delà desquelles on devinait des terrains vagues encombrés d'herbes roussies et de détritrus.

Aux dernières marches de l'escalier succédèrent une rue mal pavée, puis un chemin caillouteux, boueux, semé de pierres, de feuilles mortes, de boîtes de conserves enfoncées dans des flaques d'eau brune entre lesquelles rampaient des ruisseaux nauséabonds.

Une vive lumière attira l'homme vers une des dernières maisons du chemin. C'était un estaminet d'où sortaient des bruits de voix animées. Il essuya un coin de la vitre avec un coin de sa cape et tenta de discerner les visages malgré le nuage de fumée aussi épais que le brouillard extérieur. Il y avait là une dizaine d'hommes appuyés au comptoir, il ne vit d'abord que leur dos, des dos voûtés aux épaules lasses; la plupart contemplaient devant eux un vide peuplé de stupidité et de tristesses, certains tournaient la tête vers leur voisin mais il n'y avait dans leur expression qu'animosité et hargne, ils n'ouvraient la bouche que pour ordonner : « Remets-nous ça! », au patron agile mais maussade derrière son comptoir. Et pourtant, de cette morne assemblée, semblait s'élever un bruissement de rires et de conversations quand on écoutait du dehors, dans le silence ouaté de la brume. Nul ne remarqua la présence du masque dans un angle de la vitre. Personne ne s'intéressait à personne, sauf un bref mouvement de détermination pour ordonner : « Remets-nous ça ! » Ils lampaient un peu de vin avant de soulever leur verre, puis reprenaient la contemplation angoissée du vide.

Derrière la vitre de nouveau brouillée, l'homme attendait. Il semblait chercher quelqu'un, scrutait ces visages. Enfin, un des consommateurs quitta le comptoir, traversa la salle en chancelant, releva son col et sortit sans saluer. Il s'arrêta un instant sur le seuil, vit l'homme au masque blanc, ouvrit la bouche comme s'il allait crier. Mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il paraissait plus abruti qu'effrayé. Puis il passa la main devant ses yeux, frissonna, secoua la tête pour chasser cette vision importune et s'éloigna rapidement dans la ruelle, aussi vite que ses jambes mal assurées le lui permettaient.

L'homme au masque blanc était resté impassible. Il hésita un moment à suivre l'ivrogne puis y renonça, traversa la rue à grands pas. Il était à l'angle d'une ruelle sordide quand un bruit de disputes l'arrêta. Ces cris sortaient d'une maison dont le plâtre s'écaillait montrant des plaies de craie dans le mur gris sale, les barres de bois étaient descellées des fenêtres, quelques carreaux brisés avaient été remplacés par du carton, les volets pleins étaient symboliquement percés d'un as de cœur. L'homme glissa un regard par une de ces ouvertures : c'était une cuisine familiale, le père était à table, un enfant au regard terrifié assis près de lui. Debout près d'eux, une femme servait la soupe, elle était jeune encore, peut-être jolie, mais des mèches de cheveux tombaient sur son visage, ses bras étaient maigres, ses seins plats et son ventre tendu dans une blouse sans couleur. Elle criait des mots orduriers. Brusquement, son mari se leva, renversa la soupe, gifla l'enfant et disparut dans une autre pièce en titubant. Alors la femme prit le litre de vin et but longuement au goulot.

L'homme à la cape noire était resté immobile devant cette fenêtre, il leva le pommeau de sa canne comme s'il allait frapper au volet, mais il semblait incertain, il s'éloigna un peu, hésita encore à revenir sur ses pas, enfin redescendit la rue.

Un peu plus loin, il vit une vieille femme qui sortait d'une épicerie. Elle portait un cabas et marchait courbée, tâchant de se hâter. Mais elle ne pouvait aller si vite que l'homme ne la rejoignît. Quand elle sentit sa présence, elle se retourna, s'adossa contre le mur et poussa un petit cri de souris : « Non, non ! cria-t-elle. Non... pas encore ! ». Elle avait lâché son cabas, elle tremblait de tous ses membres, accrochait ses ongles au mur. Son châle avait glissé de sa tête, découvrant un crâne rose strié de rares cheveux blancs réunis en chignon. On ne voyait de son visage qu'un gros nez et un menton poilu, elle n'avait plus de lèvres, ses yeux étaient mouillés d'humeur. « Non... non, répétait-elle. J'ai été chercher du lait pour mon chat... Ma nièce doit venir dimanche... J'ai un peu d'argent, je vous le donnerai... Laissez-moi, laissez-moi encore un peu... ».

L'homme au masque blanc était devant elle, il leva sa canne, il allait la toucher... Elle ferma les yeux. Mais il arrêta son geste, tourna la tête comme si on l'avait appelé, parut attentif, puis, brusquement, il fit demi-tour, s'éloigna, disparut dans l'obscurité. Surprise, la vieille femme rouvrit les yeux : elle soupira, ramassa son cabas. La bouteille n'était pas brisée. « Mon lait ! murmura-t-elle. Mon Minet aura son lait. Pourquoi ais-je eu peur ? Ce n'était rien... pas pour cette fois... Suzanne viendra dimanche ; elle sait bien que j'ai de l'argent de côté, sinon elle ne viendrait pas et je serais seule. Non, je ne suis pas seule, j'ai mon Minet... Mes sous, personne ne les aura... Je vivrai bien assez longtemps... Pourquoi ais-je eu peur ? C'est ce cabas que j'ai lâché... ».

L'homme courait dans la nuit. Il ne se trompait pas cette fois, on l'avait appelé. Même silencieux, ce cri l'avait atteint. Mais d'où venait-il ? Ce n'était qu'un gémissement, une angoisse qui n'espérait pas de réponse. L'homme courait vers les escaliers, sans souci des flaques d'eau. Il s'arrêta devant les barricades clôturant des terrains vagues. Quelques planches étaient arrachées, d'autres pendaient à un clou, des fils de fer traînaient, rompus. Le fossé était comblé d'immondices. L'homme s'engagea sur ce terrain semé d'embûches : mares, pavés, boîtes rouillées. Il distingua au bas de la pente un petit mur à moitié écroulé formant abri, c'est de là que venait la plainte maintenant perceptible, un sanglot étouffé, un chagrin solitaire... Il vit un corps étendu sur le sol ; le dernier rayon du jour restait accroché dans les cheveux blonds et sur la blancheur du dos nu. C'était un garçon nu, étendu dans l'herbe sale, le visage caché dans ses bras, et qui pleurait. Sa chemise était remontée jusqu'aux épaules, son pantalon descendu sur les cuisses. Il y avait un peu d'or au creux de ses reins, de la nacre au long du dos, des ombres bleues autour des hanches.

L'homme s'agenouilla près du garçon, sa cape l'entourait de larges plis. Il semblait un ange noir au chevet d'un enfant blessé. Il posa sa main sur les cheveux blonds, doucement, très doucement. Le garçon tressaillit, leva la tête, il vit au dessus de lui ce masque sans sourire, ce masque sans regard. Une expression de terreur passa dans ses yeux, il regarda intensément ce visage masqué, puis il baissa la tête. Des larmes coulaient encore sur ses joues, sa bouche tremblait, il y avait un terrible pli de résignation au coin de ses lèvres. Mais la lente caresse sur ses cheveux l'apaisait, il dit : « Vous êtes venu, enfin ! ».

L'homme répondit : «Oui, je suis venu pour toi. Je ne savais pas comment te reconnaître, mais je t'ai entendu m'appeler. Tu peux encore changer d'avis, je repartirai si tu le désires. Es-tu bien sûr de vouloir me suivre ?».

Le garçon répondit : «Ne me laissez pas !».

Alors l'homme arrêta sa main sur le beau front pur. «Ne crains rien. Je n'ai jamais trahi ceux qui me réclament. Mais peut-être te trompes-tu ? Es-tu certain d'être prêt ? Au dernier moment, quelquefois, on trouve une raison pour ne pas partir. Parle-moi de toi, je peux t'aider. Dis-moi d'abord : qui es-tu ?».

«Je suis le garçon trop beau. Ce n'est pas ma faute. On m'appelle autrement aussi, des noms que je ne peux pas répéter . . . Pourquoi suis-je ainsi ? Je ne l'ai pas souhaité, je n'ai pas voulu cette beauté que l'on hait, que l'on pourchasse, que l'on cherche à souiller, cette beauté qui me condamne à la solitude. Je voudrais être comme les autres, comme les hommes, avec un visage marqué de rides, de barbe et de fatigue. Cela ne m'est pas donné; de si loin que je me souvienne j'ai inspiré le désir et l'envie, le mépris quand je cède et la brutalité quand je me refuse. J'étais un enfant, on disait déjà : «Il est trop joli !». Les hommes ne m'ont jamais considéré comme un de leurs semblables. Ils imaginent qu'ils deviendront plus beau à mon contact, mais quand ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent y parvenir avec leurs pauvres moyens, ils ont envie de me détruire. Ils m'ont avili mais je suis toujours beau et ils sont toujours laids, cela leur est insupportable. Ils me traitent en paria, ils me frappent, m'injurient, me crachent au visage, mais ils en reviennent toujours à ordonner : «Couche-toi là !». Le premier, ce fut mon père, je ne sais s'il était mon père mais il vivait avec ma mère. Il découvrit que j'étais plus désirable qu'elle et il prit avec moi plaisir qu'elle ne lui donnait plus. Je ne voulais pas, j'ai crié, j'ai pleuré, et ma mère nous a découverts. C'est moi qu'elle a chassé. J'ai dû travailler pour gagner ma vie, c'était partout la même chose, on m'attendait dans un coin, on me disait : «Couche-toi là !». Les femmes étaient d'abord maternelles avec moi, elles s'étonnaient : «Qu'il est joli !», mais vite elles se méfiaient, elles devinaient le regard des hommes posé sur moi et elles devenaient féroces. Elles m'ont chassé de partout; quand je passe dans la rue elles ont l'air de se moquer mais leur regard est plein de haine et de peur. J'ai tâché de vivre seul, loin de tous, mais on me poursuit. Il y a une bande de mauvais garçons dans ce quartier. Ils se retrouvent le soir à cinq ou sept avec leur bicyclette et leur méchanceté; ils cassent quelques vitres, bousculent les gens, tirent les cheveux des filles. Et, quand ils m'aperçoivent, ils me pourchassent. On croit qu'ils veulent seulement me faire peur, me faire fuir et on est indulgent à leur jeu. Les filles les excitent comme on excite les chiens à courir le gibier. Mais quand ils m'ont traqué dans un endroit désert, ils font comme les autres, ils disent : «Couche-toi là !». Ce soir encore, je ne sais combien ils étaient, ils ont arraché mes vêtements, certains me tenaient les jambes, d'autres me tenaient les épaules, et tous, l'un après l'autre . . . Je n'en peux plus ! J'ai eu un ami, il gardait des chèvres là-haut dans les éboulis, on le disait un peu innocent, mais je pouvais parler avec lui, j'avais l'impression qu'il me comprenait. Un jour, on nous a surpris ensemble, ils l'ont obligé à faire de moi ce qu'ils fai-

saient eux-mêmes; depuis, il est le plus acharné de tous à me poursuivre, à me faire mal. Je n'en peux plus, je ne veux plus ! Tout à l'heure je vous ai appelé, je ne pensais pas que vous m'entendriez, vous êtes venu si vite . . . Enmenez-moi, emportez-moi loin d'ici !».

«Ce que tu me demandes est grave. As-tu bien réfléchi ? On ne revient pas du pays où je vais te conduire».

«Je ne veux pas revenir».

«N'as-tu pas peur de moi ? Tu n'as pas encore vu mon visage. Regarde !».

L'homme souleva son masque blanc. Mais le garçon trop beau ne baisa pas les yeux. Il dit :

«Je n'ai pas peur. Vous êtes moins laid que ces visages de haine et de jouissance qui se penchent sur moi, grimaçants. Il n'y a pas de désir ni de rage sous votre masque, vous n'avez pas de visage, c'est vous que je veux suivre».

Alors l'homme rajusta son masque puis, avec des gestes très doux, il ramena les vêtements déchirés sur le corps du garçon trop beau, l'enveloppa de sa cape et le souleva dans ses bras.

«Tu n'as plus rien à craindre maintenant, dit-il. Pourtant, une dernière fois, ne regrettes-tu rien ?».

«Non, rien !».

«Tu n'as plus le droit de mentir. Ne regrettes-tu pas même le plaisir que tu prenais malgré toi, le désir que tu inspirais et ta beauté ?»

«Si, répondit le garçon, et c'est pour cela surtout que je veux partir. Car, sinon, je deviendrai laid . . .».

Puis il cacha son visage contre l'épaule de l'homme. Chargée de son précieux fardeau, l'ombre masquée traversa le terrain maintenant couvert par la nuit, retrouva les halos tremblants de la brume sous les réverbères et descendit lentement les escaliers mouillés sur lesquels des reflets tournoyaient. Sa silhouette fondit dans l'obscurité, s'estompa, devint transparente, le brouillard l'engloutit. Puis, un peu plus tard, le grondement d'un moteur déchira la silence et la longue voiture noire glissa vers les lumières de l'autre rive, au delà du fleuve.

R. GERARD

Cannes, purgatoire du Gigolo

Malgré son effort de modernisation, qui tend plus à renouveler les immeubles que les méthodes de «racket» des commerçants de la ville, Cannes continue à battre les records de densité en ce qui concerne le plus vieux métier du monde : la prostitution.

La «tapineuse» s'aventure jusque sur la Croisette, encouragée par le nombre peu élevé de policiers. Mais le gigolo n'est pas à la noce, il s'en faut de beaucoup . . .

Les hommes qui recherchent la compagnie d'un beau garçon ne sont pas rares : on en voit de tout âge, prêts à rémunérer l'aimable compagnie d'un éphèbe mâle et racé, voire un peu trop viril et un peu trop marqué. Mais là comme ailleurs, la loi de l'offre et de la demande joue un rôle